

CHRISTIANISME, LITTÉRATURE ET ATHÉISME : LE 'TRIALOGUE' DE GIDE

Par

Mbanu Nwakaego Favour

French Department, Alvan Ikoku Federal College Of Education
08030448432 ; 09034788428
Mbanufavour58@gmail.com

Adikuru Chioma Chukwuka

Language Department (French Unit)
Delight Montessori Academy
New Owerri
08034115707 ; 08080987894
Chukwukachioma89gmail.com
Et

Ekwulonu Ikechukwu G. (Phd)

Directorate of General Studies (French Unit)
Federal University, Wukari
08037079725, 09132317613
georgesikechukwu@gmail.com

Résumé

Nous adoptons ce titre, christianisme, littérature et athéisme : le 'trialogue' de Gide, pour montrer les influences de ces trois idées notionnelles sur la vie d'André Gide et le foisonnement qu'il a pu en faire pour bâtir ce monument littéraire appelé 'le gidisme'. Le 'trialogue' montre la capacité qu'a André Gide de tirer 'quelque chose' de ces trois notions en même temps sans se laisser étouffer par aucune. Donc, la communication vise non seulement à examiner les rapports entre le christianisme, la littérature et l'athéisme dans l'œuvre de Gide, mais également à dépister l'évolution de la pensée de Gide qui semble aller du christianisme à l'athéisme par le biais de la littérature. Ce que nous pouvons constater d'emblée de sa pensée religieuse, c'est que Gide n'est pas un penseur au sens strict du terme : il voit Dieu uniquement comme le garant des catégories morales. Sa vie de l'homme des lettres lui ayant imbu des idées de l'humanisme païen, Gide constate que le christianisme et l'humanisme gréco-latines paraissent dramatiquement incompatibles. Par conséquent, l'idée que le christianisme est une doctrine du salut de l'homme n'apparaît pas dans sa pensée. L'homme gidien a plutôt pour tâche de se libérer de la religion et de son influence étouffante. D'où son lent virement vers l'athéisme et le rejet de Dieu dans sa vieillesse.

Mots clés : *Christianisme, Littérature, Athéisme, Triologue, Gide*

Abstract

The title of this article, christianism, literature and atheism : the Gide's trialogue, focuses on the influence of these three ideas or notions on the life of André Gide and the harnessing he made of them to be able to build the literary monument called 'gidism'. The 'trialogue' showcases Gide's ability to communicate at the same time with these three notions without giving in completely to any of them. Therefore, the article aims not only to examine the relationship between christianism, literature and atheism in the works of Gide but also to trace the evolution of Gide's thinking which seems to be fluctuating between christianism and atheism as his literay works portray. What can be inferred on the outlook from Gide's reasonings on religion is that he does not have a full grasp of the notion of christianism : for him God only represents the garantor of moral issues. His life as a writer having imbued him with humanistic tendencies, Gide realizes that christianism and greco-latin humanism are on two parallel lines. Consequently, the idea that christianism is a doctrine of man's salvation seems unthinkable to him. Gide characters rather choose to focus on self liberation from religious influence. This pattern seems to lead to Gide's slow but sure move towards atheism and the rejection of God in his old age.

Key words: Christianity, Literature, Atheism, Trialogue, Gide

Introduction

Pour parler des rapports qui se lient entre André Gide et la doctrine chrétienne, nous nous referons, tout d'abord, à l'influence de son éducation religieuse (Le Calvinisme) sur son écriture. Pour déchiffrer ce mystère gidien, deux sources majeures nous seront utiles. Il y a d'abord les références autobiographiques de l'auteur (*Si le grain ne meurt, Et nunc manet in te - suivi de Journal intime, Journal 1889 -1939, Journal1939 -1949 ou Souvenirs*), et en plus l'œuvre monumentale de Charles Moeller (1912-1986), *Littérature du XXe siècle et christianisme*, tome I, *Silence de Dieu* (<http://www.arllfb.be/composition/membres/Moeller.html> >). Ce qu'il y a à retenir à l'entrée chez André Gide c'est qu'il est né et a vécu au carrefour des influences religieuses. Poton et Cabanel nous apprennent qu'André Gide est né en 1869 dans une riche famille protestante et a grandi entouré de ministres de la religion réformée (84-85) et Martin dans *Gide* est de l'avis que la mise en relief des différences à l'intérieur de la culture protestante des deux familles de Gide lui permet d'instaurer un dialogue, un conflit, un déchirement générateur d'originalité chez lui :

Gide se voyait, se voulait fruit du croisement de deux races, de deux religions, de deux traditions - fruit double et ambigu, enclin ou plutôt condamné au dialogue intérieur, aux luttes et aux divisions (15).

Ce dialogue, en soi, est d'après nous une manifestation de la culture protestante de l'auteur. On peut, en effet, voir Gide comme un être de dialogue. Il écrit à Francis Jammes :

Tu me sais compliqué, né d'un croisement de races, assis à un carrefour de religions, sentant en moi toutes les directions de

Normands vers le sud, de Méridionaux vers le nord, portant en moi de si multiples raisons d'être, qu'une seule peut-être me demeure impossible : être simplement. (cité par Martin 10)

Ce qui est significatif chez Gide, malgré ses multiples raisons d'être qui créent chez lui des complications dont il parle à Jammes, c'est sa quête continue de la sincérité et de l'honnêteté. Ce désir ardent de la sincérité et d'être soi lui conduit à combattre, dans ses écrits, l'hypocrisie dans toutes ses formes, qu'elle soit personnelle ou religieuse.

C'est ainsi que la littérature devient chez Gide et pour Gide un outil de combat pour d'abord s'exorciser contre les démons de l'hypocrisie et aussi pour conscientiser ses contemporains. N'est-ce pas Ekwulonu qui dit que : « *les auteurs, à travers leurs œuvres, se mettent au service du peuple pour l'informer et l'éveiller sur les faits politiques, social et culturel* » (223-232), et la religion, l'un des lieux de la prédilection de Gide, s'avère un des faits monumentaux de la culture d'un peuple.

La signification de la prière chez gide

Pour les chrétiens, la prière est le moyen de communication entre l'homme et Dieu. Gide met bien en valeur l'importance et les possibilités de la prière dans ses textes, pas seulement comme expression de la foi mais aussi comme élément nécessaire dans le parcours que doit faire l'individu qui apprend à s'exprimer pour devenir soi-même. *Si le grain ne meurt* contient une belle scène de prière où l'auteur se souvient que son cousin Guillaume Granier, pasteur aux environs d'Anduze, prie pour lui. Ce moment de prière témoigne de la chaleur de la culture protestante par excellence qui était aussi la sienne dans sa jeunesse, au sein de sa famille paternelle : « *Avant de me laisser partir, il me sermonna, pria avec moi, pour moi, me bénit, ou du moins pria Dieu de me bénir...* » (*Si le grain ne meurt* 41). De même, le *Journal* de Gide, par exemple celui de 1916 dont les pages étaient écrites lors de sa crise religieuse (1915-1916) contiennent des prières qui témoignent d'une foi très intime de l'auteur ainsi que de son habitude et de son aisance à s'adresser à Dieu : « *Mon Dieu ! Mon Dieu, donnez-moi le pouvoir de nouveau vous prier ! Donnez-moi la simplicité de cœur* » (*Si le grain ne meurt* 554). Nous retrouvons la même aptitude à la prière chez les personnages de Gide.

Le 15 octobre 1916, Gide adresse à Dieu une autre prière qui manifeste la lutte morale qui résulte de son conflit intérieur entre ses tendances homosexuelles et ses aspirations spirituelles. Nous lisons à quel point il se sent déchiré à cause de son « mal personnel » :

- *Seigneur ! Vous le savez, je renonce à avoir raison contre personne. Qu'importe que ce soit pour échapper à la soumission au péché que je me soumette à l'Église ! Je me soumetts. Ah ! Détachez les liens qui me retiennent. Délivrez-moi du poids épouvantable de ce corps. Ah ! Que je vive un peu ! Que je respire ! Arrachez-moi du mal. Ne me laissez pas étouffer (Journal 1889-1939 593).*

Cette prière témoigne que Gide est très fatigué, à bout de forces, qu'il n'a pas le courage de choisir son péché contre sa foi, mais qu'en même temps sa foi étouffe sous le poids de la culpabilité et de la crainte. Comme son fils prodigue, il se sent trop faible pour vivre ses désirs jusqu'au bout. Les pages de son *Journal* laissent entendre que la vie religieuse de Gide est dominée par son mal personnel. Les prières de *Nunc quid et tu... ?* mettent en relief un Gide empli de doutes, qui oscille entre la foi et l'incroyance :

Seigneur ! Si vous devez m'aider, qu'attendez-vous ? Je ne puis pas tout seul. Je ne peux pas. Tous les reflets de Vous que je sentais en moi, se ternissent. Il est temps que Vous veniez. Ah ! Ne laissez pas le Malin dans mon cœur prendre votre place ! Ne vous laissez pas déposséder, Seigneur ! Si vous vous retirez complètement, il s'installe. Ah ! Ne me confondez pas tout à fait avec lui ! Je ne l'aime pas tant que ça, je vous assure. Souvenez-vous que j'ai pu Vous aimer (Journal 1889-1939 599).

Les prières de Gide montrent que pour lui, la foi est une affaire sentimentale. De même, il lui est difficile de concilier la vie religieuse avec les autres éléments de la vie, notamment la sexualité : « À défaut de la joie que Dieu me donne, toute autre joie m'est ôtée » (*Journal 1889-1939*). Son journal de 1915 au 1916 met en scène la crise morale de l'auteur. D'après Moeller, l'instabilité de Gide était pathologique et explique son déchirement lors de sa tentative de purification morale en 1916 (Moeller 95). Les pages du *Journal* témoignent en effet de la complexité de la foi de l'auteur, qui passe de l'indifférence la plus complète à l'expression la plus intime d'une foi authentique et sincère.

Les textes gidiens : un dialogue entre lui-même et le créateur

La vie d'André Gide élevé dans un milieu protestant et puritain, ne pourrait se séparer de sa vie d'artiste et d'écrivain. Les pages de son journal spirituel, *Nunc quid et tu ?* ne mettent pas seulement en relief que Gide puise de l'inspiration dans les Écritures pour ses œuvres, mais qu'il s'en inspire pour nourrir sa notion de l'art. Il tient beaucoup au verset de Jean 3, 7 « *Il vous faut*

naître d'en haut » et à sa traduction anglaise « *Except a man be born again* » (*Journal 1889-1939* 589). Il réfléchit sur ce que cela veut dire pour l'œuvre d'un écrivain :

L'artiste chrétien n'est pas celui qui peint des saints et des anges, non plus que des sujets édifiants ; mais qui met en pratique les paroles du Christ - et je m'étonne qu'on n'ait jamais cherché à dégager la vérité esthétique de l'Évangile. Oh ! Naître de nouveau. Oublier ce que les autres hommes ont écrit, ont peint, ont pensé, et ce que l'on a pensé soi-même (*Journal 1889-1939* 589).

Une reprise de la vérité esthétique apparaît dans *Les Caves du Vatican*, formulée par l'un des personnages, Monsieur Baraglioul, qui parle de son travail créatif à Lafcadio :

Vous ne sauriez croire, vous qui n'êtes pas du métier, combien une éthique erronée empêche le libre développement de la faculté créatrice. Aussi rien n'est plus éloigné de mes anciens romans que celui que je projette aujourd'hui (*Caves du Vatican* 204).

Gide estime que la conversion au catholicisme menacerait la ferveur qu'il a cultivée avec beaucoup de peine. Immergé dans le monde sensible, il met sa connaissance de la Bible au service de son esthétique, et ne s'intéresse pas à la possibilité de mettre en relation la vie religieuse avec son culte de l'individu. Cependant, il ne semble pas capable de se débarrasser entièrement de son aspiration vers Dieu. Si les sermons écoutés dans son enfance et sa jeunesse lui ont appris qu'il est élu de Dieu, en tant qu'écrivain, il manifeste un grand besoin d'affirmer son individualité, une singularité qui dépasse ce destin imposé d'en haut. Le résultat, c'est que son œuvre semble devenir un dialogue, un débat incessant entre lui-même et « son créateur », celui contre qui il veut s'opposer et protester. Il transforme le contexte religieux de sa jeunesse en un aspect important de son œuvre, œuvre qui se nourrit de l'idée que la vie est une œuvre d'art. Si Gide proteste contre le Dieu que ses origines lui ont appris à connaître, on découvre aussi qu'il lui est naturel de relater les expériences vécues par rapport au christianisme.

Il essaie de trouver une justification à sa vie dans le texte évangélique, tout en étant conscient des tortures que celui-ci doit lui faire subir. Intituler son roman autobiographique « *Si le grain ne meurt* » prouve que Gide ne dit pas définitivement adieu à la foi chrétienne. Le titre, tiré de l'Évangile de Jean, met en valeur une lecture très personnelle de l'Évangile :

En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé qui tombe en terre ne meurt pas, il reste seul ; si au contraire il meurt, il porte du fruit en abondance. Celui qui aime sa vie la perd, et celui qui

cesse de s'y attacher en ce monde la gardera pour la vie éternelle
(TOB, Jean 12. 24-25).

Cette parole de Jésus comporte plusieurs niveaux d'interprétation. En parlant du grain de blé qui doit tomber en terre et mourir, Jésus parle dans un premier temps de lui-même, se comparant à un grain de blé, et fait effectivement allusion à sa propre mort et à la victoire qu'il remportera par sa mort. En second lieu, il évoque la condition humaine où chaque homme doit mourir et retourner à la terre afin de ressusciter un jour. Ce verset 24 est ainsi une promesse de la résurrection de l'humanité. Le verset 25 contient un enseignement un peu mystérieux sur l'attitude que les gens devraient adopter vis-à-vis à la vie. L'homme d'aujourd'hui lit dans ce verset une dure leçon, bien éloignée de l'individualisme du XXe siècle ; une leçon qui signale les dangers de l'égoïsme et fait un appel à l'altruisme.

Si Jésus enseigne qu'il faut mourir pour soi-même afin d'accéder à la vie éternelle, c'est parce que, selon Irénée, « *mourir pour soi-même signifie au sens spirituel que la vie que nous avons ne vient pas de nous-mêmes* » (60). Gide ne cherche pas à comprendre ce sens spirituel du verset évangélique dans ses réinterprétations du texte biblique. L'idée que l'homme ne soit pas le maître de ses limites doit paraître étrangère à la pensée moderne. Lorsque Gide évoque ce verset, c'est pour exprimer tout l'enjeu de sa vie et aussi de son écriture, comme l'atteste Irénée :

L'enfant paralysé par l'éducation religieuse de sa mère doit se détacher de son passé pour devenir soi-même et pour devenir écrivain. Pour nourrir son œuvre, celui-ci a besoin d'être libre et de s'épanouir » (Irénée 76).

D'une part, Gide sépare clairement son moi écrivain de son moi privé en ce qui concerne sa relation à Dieu et sa position quant à la foi. Dix ans plus tard, dans son avant-propos de l'édition de 1926, il écrit à propos de ce journal spirituel :

J'estime qu'il n'y a rien de secret qui ne mérite d'être connu ; mais l'intimité ne supporte pas le plein jour. J'estime aussi que les retraits de l'âme sont et doivent demeurer plus secrets que les secrets du cœur et du corps. S'il m'arrivait de me « convertir », je ne souffrirais pas que cette conversion fût publique. ... C'est affaire entre Dieu et moi. Tel est du moins mon sentiment personnel... Je ne suis pas converti. Je ne suis ni protestant, ni catholique ; je suis chrétien, tout simplement (Journal 1889-1939 605-606).

D'autre part, la fin de son *Journal* fait penser qu'il voulait rester fidèle à son œuvre au point que la conversion au catholicisme aurait ôté de la crédibilité à sa pensée. Il veut rester l'écrivain qui prend

la défense de l'individu contre les masses. Le dernier Gide semble placer le christianisme dans la même catégorie que les idéologies totalitaires qui sacrifient les aspirations de l'individu au profit d'une collectivité.

La vieillesse d'égide et le rejet de dieu

A l'inverse des contemporains de Gide comme Albert Camus, Gide n'était pas constant dans ses vues et ses sentiments vis-à-vis des idées religieuses. Ses avis et opinions changeaient au gré du temps et de son âge. Après le déséquilibre nerveux de 1916, d'après Riippa, la pensée de Gide se laïcise et l'auteur devient peu à peu insensible aux accents religieux qui l'émouvaient auparavant. Après 1918, la prière et le sentiment religieux occupent de moins en moins de place dans son œuvre. C'est à la contemplation du monde sensible qu'ils cèdent la place (119).

Du point de vue chrétien, les textes littéraires de Gide peuvent être coupés en deux blocs. Le premier est celui des cinquante premières années, jusqu'en 1919, où domine la lutte entre Dieu et le Diable ; le second est celui du dernier Gide (les trente dernières années) dont la pensée est nourrie d'une critique de plus en plus incisive du christianisme. Le dernier tome du *Journal* contient des confessions charnelles et des affirmations d'athéisme très claires qui témoignent toutes les deux de l'abandon de la foi religieuse. D'ailleurs, il pose des actes décisifs dès 1914, lorsqu'il refuse de retrancher des *Caves du Vatican* des pages mises en cause par Claudel. De 1918 à 1922, il refuse d'écouter les réprimandes de ses amis qui l'ont dissuadé de publier *Corydon* et la version intégrale de *Si le grain ne meurt*. Dans *Et Nunc manet in te*, publié en 1947, il appelle mal ce que le christianisme considère comme le bien (Moeller 135-137). En témoignent les passages où, avec une ironie méchante, il critique la piété de Madeleine :

C'est dans la religion qu'elle chercha refuge - comme il était naturel car elle avait toujours été très pieuse - et dans une restauration de ces idées et pratiques bourgeoises qui lui assurassent la sorte de confort moral dont sa fragilité avait si grand besoin. (Et nunc manet in te 45)

Quelle commodité, quel repos, quelle moindre fatigue lui propose cette piété dosée, ce menu à prix fixe pour les âmes qui ne peuvent pas beaucoup dépenser. (Et nunc manet in te 113)

Il introduit le doute dans l'esprit des lecteurs, à travers de tels passages, au sujet de la signification de la vie religieuse. Ses textes déprécient les croyants et leur attitude de vie. Pendant que les écrivains antireligieux comme Camus respecte les chrétiens et les invite à exprimer leur foi et à

prendre la parole avec courage, Gide dans son approche fait le contraire. Il laisse entendre que la vie religieuse, est pour les « petites âmes », alors que les gens intelligents n'en ont pas besoin puisqu'une telle vie risque d'étouffer leur sens créatif. À travers ses pratiques intertextuelles avec les textes bibliques, on voit que Gide invite les gens à se détourner d'un Dieu qui menace leur liberté d'esprit, d'un Dieu jaloux qui les empêche de se concentrer sur la quête des désirs, sur le culte de la ferveur, sur la recherche de la sensibilité.

Les chrétiens ont trouvé regrettable la publication de tels propos. Paul Claudel lui avait parlé de la responsabilité de l'écrivain. Car dans les années vingt, trente et quarante, Gide était devenu l'auteur le plus lu de sa génération. On pouvait l'accuser d'avoir utilisé sa gloire pour détruire les convictions religieuses et morales de ses contemporains. Deuxièmement, on signalait sa légèreté en matière d'information et d'étude sur la vérité catholique et sur la théologie. Il est pertinent de se poser la question de savoir pourquoi Gide n'essaie pas sérieusement de combler son ignorance au sujet du catholicisme. Malgré l'exemple que lui donnaient ses amis catholiques Paul Claudel et François Mauriac, il ne prend pas la peine d'étudier des livres d'exégèse pour connaître mieux le christianisme. Même Camus, qui connaissait la pensée de saint Augustin, était plus informé en matière des Pères de l'Église que Gide. Enfin, vers la fin de sa vie, nous lisons dans son *Journal* que le christianisme n'y tient plus guère de place. L'auteur met la religion dans la même catégorie que les idéologies laïques totalitaristes et identifie toute croyance religieuse à ce qu'il nomme un aveuglement. Cela témoigne en fin de compte qu'il rejette le christianisme, au moins publiquement comme personnage officiel et comme écrivain. Moeller estime que la pensée du dernier Gide témoigne d'un appauvrissement spirituel et n'arrive pas à la hauteur du renouveau spirituel de Bergson, Blondel, et de tant d'autres penseurs du XXe siècle (126-133).

Une explication pourrait être donnée au sujet de l'évolution de Gide vers l'athéisme. À la lecture du *Journal*, nous remarquons que Gide atteint Dieu uniquement sous l'angle des catégories morales, sous le signe du puritanisme. Il ne se libère pas de l'idée que Dieu attend des hommes avant tout une pureté angélique. Il finit par perdre la foi puisque Dieu, tel qu'il l'imagine, ne peut rien pour lui. Le mécontentement et la perte graduelle de la foi de l'auteur ainsi que sa critique de la religion, et finalement son passage à l'athéisme sont des enchaînements logiques qui manifestent l'évolution de sa pensée : le dernier Gide passe du christianisme à l'humanisme athée où l'homme se suffit à lui-même (Moeller 134).

C'est vrai que Gide était sensible à l'angoisse des années quarante. Mais cela ne se manifeste pas chez lui par un retour à la religion. En revanche, l'ébranlement spirituel qui suit le

début de la guerre conduit l'auteur à mettre peut-être plus que jamais les autorités religieuses dans la même catégorie que les mauvais maîtres politiques. Conscient du tragique de la condition humaine, l'auteur du *Journal* met la jeunesse en garde contre l'engagement idéologique. Le 24 février 1946, il écrit à Bernard Enginger :

Pourquoi chercher de « nouveaux maîtres » ? Catholicisme ou communisme exige, ou du moins préconise, une soumission de l'esprit. Fatigués par la lutte d'hier, les jeunes gens (et nombre de leurs aînés) cherchent et pensent trouver, dans cette soumission même, repos, assurance et confort intellectuels. Que dis-je ? Ils y cherchent même une raison de vivre et se persuadent (se laissent persuader) qu'ils seront de meilleur service et assumeront leur pleine valeur, enrôlés. C'est ainsi que, sans trop s'en rendre compte, ou ne s'en rendant compte que trop tard, par dévouement - ou par paresse - ils vont concourir à la défaite, à la retraite, à la déroute de l'esprit ; à l'établissement de je ne sais quelle forme de « totalitarisme » qui ne vaudra guère mieux que le nazisme qu'ils combattaient.

Le monde ne sera sauvé, s'il peut l'être, que par des insoumis. Sans eux, c'en serait fait de notre civilisation, de notre culture, de ce que nous aimons et qui donnait à notre présence sur terre une justification secrète. Ils sont, ces insoumis, le « sel de la terre » et les responsables de Dieu. Car je me persuade que Dieu n'est pas encore et que nous devons l'obtenir. Se peut-il un rôle plus noble, plus admirable et plus digne de nos efforts ? (Journal 1939-1949 295-296).

Ces avertissements montrent que pour Gide, ce sont les efforts d'êtres humains lucides, refusant la soumission et le confort intellectuel qui pourraient sauver, non seulement le monde, mais Dieu lui-même. Cette conception est bien éloignée de l'idée centrale du christianisme qui affirme que Dieu a sauvé l'humanité en sacrifiant son Fils unique.

Comme en témoigne ce texte de juin 1937, la vieillesse n'inspire pas à Gide d'accents plus religieux :

Sans doute sied-il de se défier de cette illusion (car je crois bien que c'en est une) que les derniers temps d'une vie puissent être consacrés à une quête de Dieu plus active. Avec le progressif émoussement des sens, une sorte de stupeur engourdit l'être ; et, comme le monde extérieur perd son lustre et ses invites, l'élan retombe ; je ne sais quelle morne indifférence réduit l'âme, toute ébranchée déjà à la manière de ces arbres que se propose d'abattre le bûcheron (Journal 1889-1939 1263).

La fin du *Journal* met en scène, d'après Moeller, l'apostolat laïc de l'auteur, c'est-à-dire sa « *promotion esthétique de l'homme* » (165).

Comme l'observe Riippa, pour les lecteurs chrétiens de l'époque de Gide, il devait être déroutant de découvrir une relecture de plus en plus laïcisée de la Bible dans les pages du *journal* du dernier Gide où l'auteur propose, avec une ferveur quasi apostolique, une vision du monde individualiste, loin des principes du christianisme. D'où notre thèse qu'il faut considérer les textes gidiens comme une longue évolution vers le rejet des valeurs chrétiennes .

Conclusion

Nous avons, dans cette communication, pris soin de présenter André Gide comme un homme enclin au dialogue, même si cette fois-ci nous avons inventé le mot « Trialogue » pour montrer que la communication suit trois directions : le premier dialogue avec la religion chrétienne à travers la lecture de la Bible, le deuxième dialogue avec ses textes littéraires (ses écrits) et le troisième dialogue avec les philosophies gréco-latines. D'où notre objectif d'examiner les rapports entre le christianisme, la littérature et l'athéisme dans l'œuvre de Gide.

André Gide est un auteur contemporain, connu et lu dans le monde entier, lauréat du Prix Nobel de la littérature en 1947. Ce n'est pour rien donc que dans les années d'après-guerre il était l'écrivain le plus lu en France. Plus significatif encore, c'est un auteur investi par la lecture de la Bible, même si son investissement dans la lecture de la Bible n'empêche qu'il se situe différemment face au texte biblique. Gide est un antireligieux d'origine protestante. C'est ainsi que ses rapports au texte biblique sont singuliers et contrastés.

André Gide a reçu une éducation calviniste marquée par la lecture individuelle de la Bible. On retrouve dans ses textes littéraires des situations qui sont soit une critique, soit une défense de certains traits de la religion réformée. Cependant, Gide n'est pas contre le christianisme en soi, mais il s'oppose dans ses écrits à l'interprétation que certains en font. Ses textes littéraires critiquent surtout une éducation religieuse qui ne prend pas en compte le développement individuel et personnel de l'homme, autrement dit qui ne valorise pas le moi. D'autre part, Gide semble valoriser certaines notions propres au protestantisme, par exemple le rapport direct et aisé qu'entretient l'homme avec Dieu, ainsi que la sincérité et l'honnêteté envers les autres et envers soi-même. Cette recherche permanente de la sincérité et de l'honnêteté se profile dans tous les textes de Gide, ce qui fait que ces assertions ci-dessous de Childress et de Sartre lui colle à la peau.

Childress dit « *les écrivains sont les gens qui allument la bougie dans un grand vent* » (223-232) et Sartre d'ajouter :

L'écrivain « engagé » sait que la parole est action : il sait que dévoiler c'est changer et qu'on ne peut dévoiler sans projeter de changer... L'écrivain a choisi de dévoiler le monde et singulièrement l'homme aux autres hommes pour que ceux-ci prennent en face de l'objet mis à nu leur entière responsabilité (28-29).

Enfin, il faut dire que le 'trialogue' de Gide, comme nous l'entendons dans cette communication, nous permet de suivre non seulement le fil des pensées de ce grand écrivain, mais aussi l'évolution de cette pensée. Car Moeller nous apprend sur ce sujet que le mécontentement et la perte graduelle de la foi de l'auteur ainsi que sa critique de la religion, et finalement son passage à l'athéisme sont des enchaînements logiques qui manifestent l'évolution de sa pensée : le denier Gide passe du christianisme à l'humanisme athée où l'homme se suffit à lui-même (Moeller 134).

Œuvres citées

- Childress, Alice. cité par Ekwulonu dans « Le rôle de la littérature dans la transformation d'une société : Une critique de la littérature nigériane ». *Polacjelf* 1.2 (2014) : 223-232.
- Ekwulonu, Ikechukwu G. « Le français et les mouvements littéraires ». *Nka* 14 (2013) : 9-28.
- Gide, André. *Les Caves du Vatican*. Paris : Gallimard, 2005.
- *Si le grain ne meurt*. Paris : Gallimard, 2006.
- *Journal, 1889-1939*. Paris : Gallimard, 2001.
- *Et nunc manet in te - suivi de Journal intime*. Paris : Ides et Calendes, 2007.
- *Journal, 1939-1949 ou Souvenirs*. Paris : Gallimard, 2004.
- La Bible, Nouveau Testament*. Traduction Œcuménique (TOB). Paris : Cerf, 2011.
- Martin, Claude. *Gide*. Paris : Seuil/Écrivains de toujours, 2013.
- Moeller, Charles. *Littérature du XXe siècle et christianisme. I. Silence de Dieu. Camus - Gide - Huxley - Simone Weil - Graham Greene - Julien Green - Bernanos* (1953). Paris : Casterman, 2006.
- Poton, D. et Cabanel, P. *Les Protestants français du XVIe au XXe siècle*. Paris : Nathan, 2014.
- Riippa, Anne. *Réécriture biblique chez Paul Claudel, André Gide et Albert Camus*. Faculté des Lettres. Université de Helsinki. Bureau de Reproduction de thèses. Thèse doctorale. 2003.
- Sartre, Jean-Paul. *Qu'est-ce que la littérature ?* Paris : Gallimard, 1948.

**DECONSTRUCTION SOCIOCRIQUE D'AMER COMME
MIEL D'ANTONIN
KALINSOU AMANGBE**

Par

Akunna Pauline NNABUIKE

Kwara State Univesity, Maleta

nnabuikepauline@yahoo.com

Résumé :

La frontière disciplinaire entre les phénomènes socio-historiques et le texte littéraire devient de plus en plus incertaine en raison des relations entre ledit texte et les faits socio-historiques de la société d'où émane le texte littéraire. Les romans historiques ont pu peindre la société de leur époque. Antonin Amangbé Kolingba dans la nouvelle en étude expose le contexte culturel et historique dans Amer comme miel publié en 2017. Le présent article fait une déconstruction sociocritique de la dite nouvelle. Notre problématique tourne autour de la recherche des voies par lesquelles Amer comme miel est une partie essentielle de la littérature historique et sociale du Bénin. Comme méthodologie nous avons adopté l'approche sociocritique. Le sociocriticisme est une théorie qui révèle l'ensemble cohérent de croyances dans la société. Malgré les valeurs du temps passé évidentes dans la nouvelle, on découvre qu'Amer comme miel est une nouvelle qui fait revenir dans la mémoire certaine de ces coutumes que les mœurs du moment rejettent à cause du modernisme et de l'évolution. Aussi, l'évolution des sociétés africaines à l'époque contemporaine dépend des personnes qui peuvent exposer des usages et des inconvenants de la société pour que le devenir de l'Afrique satisfasse son désir.

Mots-clés : sociocritique, texte, socialité, sociotexte, amer comme miel

Abstract

The disciplinary boundary between socio-historical phenomena and the literary text becomes increasingly uncertain because of the relationship between said text and the socio-historical facts of the society from which the literary text emanates. Historical novels such as those of Madame de La Fayette, Georg Lukàs, Emile Zola were able to paint the society of their time. Antonin Amangbé Kolingba, going in the same direction in the short story under study, exposes the cultural and historical context in Amer comme miel published in 2017. This article provides a socio-critical deconstruction of the said short story. Our problematic revolves around the search for the ways in which Amer comme miel is an essential part of the historical and social literature of Benin. As methodology we have adopted the socio-critical approach. Socio-criticism is a theory that reveals the coherent set of beliefs in society. Despite the values of the past evident in the short story, we discover that Amer comme miel is a short story that brings back to memory some of those customs that the mores of the moment reject because of modernism and evolution. Also, the evolution of African societies in contemporary times depends on people who can expose the uses and inconveniences of society so that the future of Africa satisfies its desire.

Keywords : socio-criticism, text, sociality, socio-text, amer comme mer